

enfance je sais que notre zéphyr est doux comme les cheveux d'un bébé, qui va en se dandinant de-ci, de-là.

Il court partout de jour comme de nuit, du matin au soir et en toute saison, sans jamais connaître la fatigue.

Comme c'est un bébé, il est parfois pris de curiosité. Il fait sursauter les gens en soulevant leur pan de robe. Bien qu'il ne puisse soulever le panicaut, il déchire quand même la couverture de la yourte et joue avec le poêle et son tuyau. Peut-être que faire ronfler le conduit l'amuse.

L'infantile zéphyr de notre Altaï file avant qu'un vent fort ne frappe le toit, avertir chaque famille : "Attention! Voilà un vent sans précédant qui arrive!". Et les gens consolident tout de suite leurs yourtes, couvrent le bois et le fumier pour le chauffage après quoi ils se reposent. C'est ainsi que notre infantile zéphyr apporte son aide aux gens.

Moi, j'ai pensé à plusieurs reprises que cet infantile vent avait le même âge, ou même était peut-être plus âgé que notre terre. Au printemps et en automne parcourant l'étendue du grand Gobi, tel un mirage, il crée avec le sable différents jouets. Comment pourrait-il se dispenser de jouer, c'est un bébé?!

J'ai cru le récit de ma mère à propos de l'infantile zéphyr toute ma tendre enfance. Plus tard, en y songeant, je comprenais que le bon sens /esprit, intelligence/ de ma mère qui vénérât le monde m'avait apporté tout cela.

Dans notre Altaï, tout, même le vent est beau et heureux.

Tchadrabalyn Lodoïdamba

A la mémoire d'un père exceptionnel

TAMIR, RIVIERE A L'EAU LIMPIDE

*Traduit par Galsanjamtsyn Bouyannemekh
Alain Desjacques*

C'était le jour du premier mois estival de la quatrième année¹ sous le règne du VIII^e Bogdo Gueguen². Un homme d'une trentaine d'années menait une charrette à cheval, bien chargée, sur le chemin longeant la rive nord de la rivière Grand Tamir. Il portait une robe en lambeaux imprégnée de crasse, tannée par le vent et le soleil, rapiécée de tissus multicolores. On ne pouvait plus distinguer le tissu d'origine.

Il portait à l'épaule, à la forme carrée, un vieux fusil à pierre en bandoulière dont la grosse tresse broussailleuse était relevée par un fichu bleu usé en toile de coton. Sous d'épais sourcils grisonnant de poussière, ses grands yeux clignaient lentement. Sur le visage bronzé transpirant apparaissait la fatigue d'un long voyage. En se plongeant dans

¹C'était en 1914.

²Le dernier théocrate de la Mongolie autonome.

ses pensées il devenait maussade. Il était difficile de deviner, par quoi il était préoccupé: soit par la fatigue, soit par l'irritation. De temps en temps l'homme se retournait, en regardant le chemin parcouru, et s'arrêtait parfois pour rajuster la charge. Lorsque le soleil couchant effleurait le sommet de la montagne, il s'est dirigé vers la rivière, en quittant la route. Arrivé sur la berge, il a retiré habilement le fusil, et l'a mis sur pied. Ensuite il a dételé le cheval, l'a laissé en l'entravant. Puis il s'est assis confortablement les jambes croisées à l'ombre du char, en sortant du revers de sa robe une pipe, il fumait sans se presser en frôlant avec ses doigts le haut des herbes.

Cet homme s'appelait Erdene. Il était originaire du clan 'Olgonuud' de la bannière de Zassagte khan³. Du côté de son père ils étaient deux. Orphelins dès leur prime jeunesse, ils faisaient paître les troupeaux dans différentes familles.

Son frère cadet s'appelait Tumur. A 16 ans, il était allé se joindre aux brigands justiciers des montagnes. Peu après, il est devenu célèbre grâce à son courage, sa force et son bon esprit. Alors on l'a surnommé 'Tumur-le-silex de Zassagte khan', d'où il tire son nom. Des histoires presque légendaires couraient à travers quatre régions et cinq circonscriptions lamaïstiques.

Il y a trois ans, en pleine nuit Tumur est venu chez son aîné avec deux inconnus et en est reparti au point du jour, en lui laissant un lingot d'argent et trente roubles russes tsaristes.

Depuis ce temps-là les frères ne se voyaient plus et n'échangeaient des nouvelles que par hasard. Et voici un an déjà qu'Erdene n'avait plus entendu parler de lui.

En ce qui concerne Erdene, dans son enfance, il était berger chez le prince Donoï et coursier lors des compétitions équestres. Quand Tchouloun, fils de Donoï apprit l'écriture, Erdene eut la chance de l'apprendre aussi. L'esprit vif, et se passionnant pour la lecture il lisait «Clé de la sagesse», «Le conte de l'oiseau en papier», «L'histoire de trois pays», «Altan tobtchi» et tout ce qui lui tombait sous ses yeux. Il écrivait des lettres et des requêtes à la demande, et c'est pourquoi on l'appelait Erdene-le-scribe.

A dix-huit ans il s'était marié avec Dolgor, une jeune fille du coin et a acquis sa propre yourte. Ce ménage possédait une dizaine de yaks, deux trois montures et quelques moutons.

Il aurait pu vivre comme les autres, souffrir du malheur, avoir faim en temps de disette, se réjouir du bonheur et être mécontent face à l'indignation. Mais le seigneur héritier du trône, Gombajav, avait un caractère dur. Il tourmentait beaucoup trop le peuple. Alors, Erdene avait porté plainte contre lui à l'assemblée locale et au ministère mongol et mandchou.

Ce n'est pas en vain qu'on dit que se brouiller avec le seigneur entraîne des châtiments physiques. Aussi, en donnant des pots de vin abondants du trésor de la bannière aux responsables hiérarchiques, Gombojav a réussi à faire mettre le rebelle dans la prison d'Ouliastaï. Il y a passé plus d'un an, où sa longue chevelure se couvrait de poux. A ce moment-là s'étant délivrée du joug mandchou, la Mongolie a accédé à l'autonomie, et le régent théocrate intronisé, Bogdo Javzandamba, a annoncé l'amnistie. Erdene fut donc

³L'un des quatre aïmaks de cette époque.

libéré. Mais, En prison il avait rencontré un homme qui lui avait raconté beaucoup d'histoires quasi légendaires sur son frère.

Ce codétenu racontait qu'ils avaient dérobé ensemble des chevaux du prince Bonviseur du Gobi et les avaient emmenés dans la bannière de Sartes sagaces. 'En un clin d'œil il reconnaît un bon coursier. Son âme est pure et il a la force du lynx. Il supporte la faim pendant une semaine en chantant, et passe 70 örtö⁴ sur les étriers' dit-il en faisant l'éloge de lui.

Erdene est revenu dans sa contrée, mais l'oppression du prince courroucé ne le laissait pas vivre, et il a dû tout donner pour payer différents impôts. Et en chargeant ses derniers biens dans un char à cheval, il a pris le chemin de la capitale avec sa femme et son fils pour aller prier Bogdo.

Après avoir fumé avidement en quelques bouffées sa pipe, Erdene regarda le chemin parcouru. En voyant descendre sa femme et son fils par le chemin du côté sud du mont, il s'est levé, mis la pipe encore fumante dans la doublure de ses bottes. Une fois le char déchargé, il a dressé une petite tente imprégnée de fumée et rapiécée comme sa robe. Ensuite il a ramassé des bouses sèches, et entre trois grandes pierres il a fait du feu et préparé du thé.

Quand le thé commençait à bouillir dans la petite marmite, sa femme et son fils sont arrivés. Dolgor a alors déposé des fumiers séchés qu'elle avait ramassés dans le revers de sa robe et elle s'est assise sur l'herbe les jambes tendues. Sur son visage brûlé par le soleil et la poussière on pouvait lire la fatigue d'un long voyage. Pourtant dans ses yeux noirs plein de jeunesse on pouvait remarquer la beauté des femmes des steppes.

- Le fils allait très lentement dit-elle en souriant, et les dents aussi blanches qu'un nacre ont étincelé.

- 'Repose-toi un peu. Je vais rincer la théière et y mettre le thé ' dit-il en prenant de la charrette la cruche en cuivre. Il s'est dirigé vers la rivière, scintillante sous les rayons du soleil couchant.

Accroupi sur le bord de la rivière à l'eau limpide il s'est mis à rincer la cruche. Il se rappelait un ouï-dire : ' Qui regarde l'eau ne s'ennuie pas'. Et il s'est lavé le visage, s'est essuyé avec le pan intérieur de sa tunique.

Il s'est levé et revenu près du feu. Le thé bouillant à gros bouillons, il en prit dans une petite louche en fer et fit une libation à l'ouest, en murmurant 'mon Taïchir qan'. Prenant encore une louchée, il procéda à une nouvelle libation vers la grande montagne verdoyante au sud en murmurant 'mon Khangai '.

Fatigués du voyage, assis sur l'herbe verte l'un en face de l'autre, ces trois prenaient joyeusement les galettes odorantes de la farine d'orge sautées et le thé chaud pour le repas, ayant oublié tout le malheur de l'univers, ne pensant plus aux malaises du passé et à l'avenir.

- 'Papa, quand arriverons-nous à Khuree ? ' a demandé Bat. Erdene avalant une bouchée, pris une gorgée de thé et dit :

⁴ örtö ~ örtege : une trentaine de kilomètres.

- Bientôt, mais si tu te laisses aller à la paresse comme aujourd'hui, le chemin de Khuree deviendra plus long.

- Moi, je veux y aller, seulement ces pieds-ci se fatiguent, répondit Bat. A ces mots, les parents ont souri tendrement.

- Le grand rocher rencontré sur notre droite c'était bien celui de Taïkhar? demanda Dolgor.

- Oui. Comme il est gigantesque!

Erdene avait raconté la légende du rocher Taïkhar à sa femme et à son fils dès l'apparition de 'la route de serpent' derrière le col de Eg.

Croyant profondément à la magie du vénérable Gueguen, Dolgor s'était prosternée plus que de coutume, plus de dizaine de fois en demandant grâce pour leur trois âmes, quand ils passaient au nord de ce grand rocher.

- Maman, qui est-ce que vous priez ? demanda Bat qui était debout près d'elle.

- Je prie Zaya Gueguen, fiston, répondit la mère en chuchotant.

- Pourquoi le priez-vous ?

- Je le prie pour qu'il nous accorde un bon destin.

- Demandez-lui du sucre candi pour moi, maman.

- Mon fils, prie-le toi-même.

- Mon Gueguen, donnez-moi du sucre candi, prie Bat agenouillé.

L'an dernier, pendant la fête, Bat gagna la course de chevaux en montant le coursier bai du prince Donoï. Il reçut de la femme de ce dernier des petits sucres candi. Depuis, Bat pense que le sucre candi est la meilleure chose du monde.

Mère et fils ont admiré de cette façon le rocher Taïkhar érigé au milieu de la steppe par les forces extraordinaires de la nature.

- Papa, peux-tu porter sur le dos cette pierre en l'attachant par ton orkhimji⁵ demanda Bat. Alors le père sourit en caressant la tête de son fils et dit:

- Moi, je suis un laïc, c'est pourquoi je n'ai pas de orkhimji. De plus je ne possède pas de force magique comme Zaya pandita.

En réfléchissant, s'étant assis un peu, Bat en clignotant des yeux regarde son père et demande : 'Papa, qu'est-ce que c'est la magie ?'

- La magie ? C'est une grande force. Celui qui la possède, peut nous transférer en un clin d'œil à Khuree, dit-il.

- Mais pourquoi vous ne la possédez pas? Si vous en aviez ... ce disant, Bat reste un petit moment les yeux fermés en agitant les bras comme s'il s'envolait ... et poursuit: nous y serions parvenus sans nous fatiguer les pieds. C'est vrai, n'est-ce pas maman, dit le fils avec regret dans sa voix.

'Je n'avais pas le temps' répondit le père en embrassant la tête de son fils qui sent le soleil et la poussière du chemin.

- 'Pourquoi?' demande Bat à plusieurs reprises. Les parents rient de bon cœur de la naïveté de leur fils. Du côté de la tente usée et imprégnée de fumée s'élèvent les voix

⁵large bande d'étoffe rouge que les lamas portent au-dessus de robe.

joyeuses qui se mêlent au clapotement des ondes fluviales. L'homme naît pour le bonheur, et aucunes difficultés de la vie, aucunes souffrances ne peuvent étouffer en lui l'aspiration à la joie et au bonheur. C'est sans doute, pourquoi la vie dure et les chemins difficiles n'arrivent pas éteindre la joie et le petit bonheur de ces trois-là, après le souper frugal. Sans connaître encore ce que le jour suivant leur apportera, ils parlaient joyeusement sans remarquer la fin du crépuscule et le début de la nuit tombante. Dans le ciel commencent à briller les étoiles, et dans la vallée de la rivière Tamir souffle le vent frais qui exhale les odeurs suaves de steppe.

En amenant son cheval, Erdene l'attache au pieu par une longue longe et regarde quelques instants vers la direction de sa contrée natale. Il prie tout doucement en joignant les mains : 'Mon Taïchir khan, mon Tarlan khaïrkhan, mon Ata tengueri, mon Gombo bienfaisant, aidez- moi ! ' Il entre dans la tente et bientôt un sommeil profond s'y installe.

Au point du jour Erdene se lève et sort de la tente en jetant sa tunique sur le corps. Le cheval attaché par la corde a disparu. Il ne reste que les entraves et la corde par terre. Erdene veut regarder un peu plus loin, mais il lui semble que la montagne noire devant lui s'approche soudain en grandissant et il recule deux pas en arrière. Il reste stupéfait quelques instants. Il fit quelques pas en concentrant tous ses efforts, pareil à quelqu'un brièvement blessé et murmura en regardant au-dessus des montagnes noires à l'ouest :

'Mon Taïchir khan, mon Ata tengueri, mon Gombo bienfaisant pourquoi vous ne me ménagez pas ?'

Dès que Erdene rentra, Dolgor qui s'était réveillée à la sortie de Erdene, lui demanda en se redressant :

-Il fait beau ?

S'arrêtant au seuil de la tente, Erdene sans dire un mot jeta la longe et les entraves au sol de la tente et dit: on a volé le cheval.

- Quoi ! Notre cheval? crie Dolgor en bondissant.

- Oui, dit-il. Et il s'assit sur le matelas sans alèse sur lequel il s'était couché la nuit.

- Que faire, maintenant? Dans cette région étrangère à la notre, sans cheval, où peut-on aller ? dit-elle en pleurant. Des larmes coulaient sur ses joues.

Paraissant indifférente au malheur qui frappait cette tente, la rivière Tamir gazouillait harmonieusement et l'aube matinale de plus en plus blanchissante à l'est annonçait joyeusement la naissance d'un nouveau jour en ce monde encore endormi.

Il ne faut pas pleurer ... eh bien ... dit-il. Il voulait sourire à sa femme, mais il ne pouvait pas. Sa bouche tremblait et un tic nerveux remuait ses sourcils épais. Alors, saisissant sa pipe, il la bourrait de tabac et il fuma en plusieurs bouffées.

Maintenant que faire? Cette question sans réponse venue à son esprit lui restait dans la gorge et sa vue se troublait de temps en temps. Ainsi, en regardant Dolgor du coin de l'oeil, il attacha sa ceinture et s'assit confortablement en croisant les jambes, comme s'il ne voulait plus partir d'ici.

'Eh bien, on reste sans monture, mais on n'est pas mort. Faisons bouillir le thé. 'Un homme vivant a toujours des moyens, le feu du fumier séché a des braises' murmurait Erdene entre ses dents serrées.

Sur ses pommettes couraient de petites convulsions. Ses yeux restaient fixés sur un point devant lui et une fumée bleue sortait de temps en temps de son nez et de sa bouche. Dolgor voulait dire quelque chose, mais resta sans dire un mot et sortit.

Pareil à des panicaux automnaux, les formes noires luisantes roulaient ça et là dans la vallée de la rivière Orkhon inondée par des rayons de soleil.

En faisant du feu, elle murmurait toujours 'Mon Gombo, Mon Taïchir'. Mais ne sachant plus elle-même ce qu'elle leur a demandé.

II

Le matin précédent la triste nuit où Erdene avait perdu son cheval, il s'était passé encore un autre événement dans la vallée de la rivière Tamir.

Trois yourtes avec une bergerie au milieu se distinguaient sur la large terrasse à la sortie d'une longue vallée provenant du nord, à la droite de la rivière.

Au point du jour, un homme sortit de la grande yourte du sud-ouest, regarda attentivement en direction des quatre points cardinaux. Il avait un visage rond bronzé, de grands yeux brillés courant et de grosse tresse noire sur le dos. Il portait une tunique de coton bleu et des bottes un peu usées. De sa ceinture pendait un briquet en fer ciselé et un couteau avec le manche en écorce de bouleau.

Cet homme s'appelle Itguelt. Il a 32 ans. Il n'a aucune origine aristocratique. Quoique les biens hérités de son père soient modestes, il est devenu en quelques années un des plus riches hommes dans la bannière de comte Lou. Il était capable de tout faire, sauf ronger des pierres. A dix-neuf ans il s'était marié avec la fille du prince Louvsan de la bannière du seigneur Dalāi tchoïnkhor et pour la dot il reçut un grand troupeau d'où venait sa richesse. En ayant peu de bétail chez lui, Itguelt faisait garder le gros de ses troupeaux par les pauvres de quelques bannières.

Ils sont quatre dans la famille. Sa femme s'appelle Doljin. Le fils, Khongor, a dix ans et la fille, Solongo a sept ans.

Dès le point du jour jusqu'au crépuscule du soir Itguelt travaillait sans relâche. Il demandait aux autres d'en faire de même. C'est pourquoi sa femme, Doljin, se levait d'habitude avant les autres. Elle trayait les vaches, les menait sur le pâturage. Si quelqu'un se levait plus tôt d'elle, elle restait silencieuse et mécontente toute la journée.

Les domestiques qui connaissaient cela ne se levaient qu'après avoir entendu le bruit du mortier concasser le thé dans la grande yourte.

Itguelt se tint immobile un instant puis s'étirait à plusieurs reprises.

-Doljin! Réveille le fils, qu'il aille chercher les vaches. Aujourd'hui, il devrait faire beau, dit-il d'une voix grêle. Et en courant il est venu à la yourte du nord et a ouvert la couverture carrée en feutre du toit.

-Dulma! Tu ferais mieux de te lever! Ensuite il s'est dirigé vers la yourte à gauche. Mais une femme âgée, sortie de la yourte, tirait la couverture du toit.

Le gardien de chevaux Galsan vivait dans la petite yourte du nord avec sa femme Dulma. Dans la yourte à gauche le berger Nyam vivait avec sa femme Hishigt et Suren, leur fille de six ans.

Itguelt est de petite taille. Il est maigre, mais tout à fait musclé. Il paraît que son corps est destiné à courir et à sauter. C'est pourquoi les gens du pays l'ont surnommé 'Itguelt-la sauterelle'. Il s'est dirigé vers sa yourte. Son fils est sorti à sa rencontre, en se frottant les yeux.

'Le paresseux est toujours incliné à dormir, le badaud dépense toujours trop de la salive', dit le proverbe. Encore ensommeillé, malheureux! Rassemble rapidement les vaches et conduis-les ici, ordonna Itguelt. Sur le versant sud de la colline nord en broutant l'herbe paissait un troupeau de yaks et de *khainaks*⁶, pour la plupart.

Khongor saisit sa gaule de saule et, l'enjambant comme pour un cheval, se précipita vers le troupeau. Mais son père lui interdit: 'Ne monte pas sur la gaule comme un cheval, malheureux!', dit-il avec reproche.

Itguelt regarda pendant un moment les deux chevaux qui paissaient sur le versant nord de l'autre côté du Tamir, puis il vint directement à l'enclos de moutons et ouvrit la porte.

A ce moment-là Nyam s'approcha de lui et dit :

- Avez-vous passé une bonne nuit ?

Mais qui de nous deux est le riche Itguelt, qui est le berger Nyam ? Les gens se le demandent toujours et n'arrivent pas à le deviner.

- Qu'ils restent à deviner, dit Itguelt en souriant malicieusement. Et, montrant les deux chevaux, il ajouta: ce sont les chevaux que le gardien de chevaux du prince Purev demandait.

- Il faudrait les prendre, et aller rassembler les brebis jusqu'à ce que les maîtres les emmènent, dit Nyam.

- Quand le troupeau de chevaux viendra, montez à cheval et amenez-les.... Allons boire du koumis dit Itguelt en se dirigeant vers sa yourte. Nyam le suivit.

Khongor voulait passer le ravin en courant, mais s'arrêta brusquement. D'en bas quelqu'un l'a appelé. Il prêta attention.

- Hé! Garçon ! Viens ici, appelait quelqu'un de la profondeur du ravin.

- Khongor fit quelques pas hésitants, il lui semblait qu'il y avait une personne au fond du ravin.

- Oh ! oui, n'aie pas peur ! Je suis complètement impuissant, dit la même voix basse.

Descendant encore plus bas Khongor vit quelqu'un couché. Avec étonnement il baissa la tête et demanda :

- Vous ... vous êtes un être humain ?

- Oui, bien sûr, je suis un homme. Ne crains rien! Viens ici.

Sur le sol il y avait vraiment un homme, mais apparemment sans bras. Son visage était couvert de boue, et seulement ses yeux brillaient vivement.

- Un homme ne devrait pas avoir peur d'un homme, dit-il en souriant.

- Mais je n'ai pas peur, répondit Khongor.

Il s'approcha lentement près de lui, mais prêt à s'enfuir s'il arrivait quelque chose.

⁶ *Vache croisée avec un yak.*

Le corps de la personne était enveloppé dans une peau de bœuf séchée, seulement la tête sortait du sac et ses yeux brillaient. Il regardait le ciel bleu sans cligner de l'œil.

- Monsieur, vous pouvez vous lever ?

- Moi, je ne peux pas me lever.

- Pourquoi vous ne pouvez pas vous lever ?

Cet homme restait bouche cousue quelques instants et l'observa du coin de l'œil.

- Je suis enveloppé dans une peau de boeuf crue. Écoute, mon garçon, je me suis enfui de la prison. Si quelqu'un le sait, on va me tuer. Cependant 'un homme aidera toujours un homme'. J'espère que tu m'aideras aussi.

Ces mots 'un homme aidera toujours un homme' se sont gravés immédiatement dans le cœur de Khongor. Il sourit fièrement et s'éclaircit la gorge avec dignité.

- Comment puis-je vous aider? demanda-t-il, essayant de parler à voix basse.

- Si tu peux, apporte-moi un couteau tranchant, des vêtements, une bride et quelque chose à manger. Seulement ne dis rien à personne, dit l'homme et souriant, cligna de grands yeux noirs au garçon.

-Vous êtes un homme, et moi, je suis aussi un homme. Je ne dirai rien, même si on me bat, dit Khongor, - mais d'abord je rassemble les vaches et les conduis à la maison. Vous m'attendez, je viendrai certainement.

La personne enveloppée dans la peau s'appelait Tumur. L'automne dernier, il avait volé un grand nombre de chevaux du troupeau même de ce comte Lou, mais passant par la Tamir en crue sa monture s'est noyée. Quant à lui, il s'en est sorti à peine. Plutôt mort de fatigue que vif, il a été rattrapé et arrêté. Pendant plusieurs jours on l'avait interrogé, en le torturant. Il n'a jamais avoué son nom. Cependant quelqu'un l'avait reconnu.

- 'Non, en vous trompant, vous faites un péché' avait simplement déclaré Tumur.

Le brigand justicier des montagnes ne peut pas donner le nom de sa bannière et de sa contrée natale, sinon le malheur s'écroulera sur ses compatriotes. C'est pourquoi il ne dit rien.

Bien que pendant les interrogatoires Tumur se soit tu, il avait quand même été pris en flagrant délit. Il a été enveloppé dans une peau humide bovine et mis dans une fosse. Dans ces vêtements terribles, il resta dans la fosse près d'un an, et il réussit à s'échapper il y deux jours. Deux jours et deux nuits il roula par la steppe et la nuit passée il se trouva dans ce ravin. Il s'était recroquevillé tout à fait, mais encore la famine se faisait sentir, depuis deux jours qu'il n'avait rien mangé. C'est pourquoi Tumur s'était risqué à appeler le garçon.

Quand le garçon, conduisant les vaches, s'approcha de la yourte, il rencontra Galsan, revenant de garder la nuit le troupeau de chevaux, et qui rentrait lentement en traînant son lasso.

- Khongor, as-tu bien dormi cette nuit ?

Sans réponse, Khongor passa à côté de lui. Il n'a aucune envie, et pas le temps de parler avec Galsan, parce qu'il était pris par une seule pensée: comment imperceptiblement aider la personne se trouvant dans le ravin.

- Pourquoi tu te tais? Ou tu as reçu un bon savon d'un parent? demanda Galsan en riant.

Quand Galsan entra chez lui, sa femme tenait un seau dans l'intention de traire les vaches.

- Dulma, tu es complètement paresseuse!

- Pourquoi ?

- Chaque matin la couverture de toit de notre yourte est ouverte par le maître. En faisant la grasse matinée, tu te laisses servir par lui. Regarde, comme tu laisses échapper ton bon destin! Tu ne pourras garder ses bienfaits.

- Je n'ai pas de bon destin à venir dit-elle avec un sourire amer, elle est sortie en claquant la porte.

- Femme stupide ! lui cria Galsan en jetant fâcheusement sur le lit l'imperméable en grosse toile.

Pendant la traite des vaches, et la prise des poulains, Khongor, en saisissant le bon moment, prit le couteau tranchant paternel, l'imperméable en drap de laine fin, la bride, du beurre blanc et il les cacha dans un endroit, un peu loin de sa yourte.

Puis, conduisant les juments stériles dans le pâturage, il rencontra Dulma qui poursuivait le troupeau de moutons.

- Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac? demanda Dulma.

En se mordant la lèvre inférieure, Khongor fit signe de silence par son fouet. Et s'approchant d'elle, il dit :

- Un homme aide toujours un homme.

- Quoi? Tu dis qu'un homme aide toujours un homme! Dulma l'observa en éclatant de rire et demanda :

- Tu veux jouer dans la steppe ?

- Tante, pas un mot aux autres.

- D'accord, je ne dirai rien.

Khongor conduisit les juments au pâturage et se précipita vers le ravin. Cependant, il ne trouva pas Tumur à l'endroit prévu.

- Monsieur, où êtes-vous? appelle-t-il doucement.

- D'un côté du ravin, une voix: 'Je suis ici. Viens !'

Après plusieurs essais, Khongor réussit à séparer le cuir séché par un couteau tranchant. C'était écœurant de voir les poux qui étaient sur son habit.

- Pourquoi tant de poux? demanda Khongor.

Tumur essaya en vain de se lever, n'arriva point et il se rallongea en chuchotant 'Mon Taïchir'. Puis il ferma les yeux et bougea lentement ses quatre membres.

J'ai le vertige, murmure-t-il.

Bien qu'il fut enveloppé dans du cuir si dur, cet homme est venu de loin. Khongor le voyait avec admiration et se souvenait des récits entendus plusieurs fois dans sa courte vie à propos d'un brigand justicier des montagnes.

-Vous êtes le brigand justicier des montagnes?

L'homme ouvre lentement les yeux et sourit en le fixant longuement.

‘As-tu entendu parler de Tumur-Le-Silex de Zassagte khan? L’an dernier une rumeur a couru que le célèbre Tumur-Le-Silex de Zassagte khan a été arrêté et qu’il était en train d’être interrogé à la chancellerie de la bannière.’

- Je l’ai entendue. Donc vous êtes Tumur-Le-fer?

- Oui, Je le suis.

Khongor, heureux d’aider un homme si célèbre parmi le peuple et de parler avec lui. Il rit naïvement en ouvrant de grands yeux.

- Et quel est ton nom, fiston? demanda Tumur.

- Khongor, fils du riche Itguelt de la bannière du comte Lou, répond-il joyeusement d’une voix grêle.

Bientôt, en se levant Tumur enleva ses vêtements et en enterra certains, mis les autres en les secouant. Puis il mit l’impermeable en tissu de laine fine apporté par Khongor et se ceintura. Chaque mouvement de cet homme magnifique semblait incroyable, surtout lorsqu’il avala en quelques prises le beurre blanc, s’essuya la bouche fortement par sa manche et jeta les poches vides très loin. C’était vraiment fascinant. Nul ne pourrait le faire pensa Khongor.

-Eh bien, je te souhaite une longue vie heureuse. Moi, je peux rendre un bienfait pour mon bienfaiteur. ‘L’échine du chemin est longue et le cou de l’éléphant est court’, dit-on. Nous allons nous revoir. Maintenant, rentre chez toi, dit Tumur.

Reprenant le couteau, Khongor monta à cheval et se dirigea lentement vers son campement. Il se répéta : ‘un homme aide un homme’, et se retournait souvent. Quand il arriva chez lui, il y avait deux chevaux inconnus au poteau.

‘Qui est venu chez nous?’ pensa le garçon et il entra dans la yourte. Deux hommes, également vêtus de vieux gilets en tissu de soie jaune, étaient assis, buvaient du koumis et parlaient avec son père.

-Monsieur, si vous aviez vu quand il a été torturé! Même lorsque le sang de ses fesses jaillissait sur leur face, il ne faisait aucun bruit, excepté des grincements de dents. Tumur-le-Fer, un vrai homme. Je vais l’attraper et le débiterai en morceaux, le gratterai jusqu’à l’os, dit un homme à la poitrine large avec un visage boutonneux et il rit bruyamment, au point que la yourte en tremblait, paraît-il.

Cet homme s’appelle Badarči. Dès l’âge de dix-sept ans il était huissier à la chancellerie de la bannière du comte Lou. Maintenant il a trente ans. Il est cruel envers les criminels. En plus, il est très fort. C’est un lutteur ayant le titre ‘éléphant’ de sept bannières. Devenu huissier il accumulait des biens en prenant des pots de vin. Les derniers temps, il blessait de plus en plus les autres en les insultant de ‘mauvais gueux’.

L’année dernière, après avoir attrapé Tumur qui surnageait dans l’eau, il l’emmena en prison. Badarči lui-même le frappa avec une planche et l’enveloppa dans une peau bovine crue. Depuis qu’il était huissier, il pratiquait ce supplice à plusieurs reprises, mais pas un seul détenu n’avait encore réussi à lui échapper. Pourtant Tumur-Le-Silex s’est échappé. C’était vraiment agaçant pour lui.

L’année dernière, en frappant Tumur avec la planche, Badarch admirait son courage et son endurance. Il arrive parfois qu’en attrapant un loup, un homme prenne plaisir à voir

sa résistance en le martyrisant. Badarči avait le même sentiment quand il tortura Tumur. Avant Tumur, pas un seul homme ne pouvait supporter ses vingt coups de planche. Il l'a frappé quarante fois, mais Tumur n'a même pas gémi. Il entraîna lui-même Tumur meurtri dans la cellule et pensa avec admiration: 'Oui, c'est un vrai homme, mais demain il parlera'. Le lendemain, après vingt coups de planche, Badarči le voyait dire vingt, en remuant les jambes pour s'étendre. Bien que Badarči, fâché, le frappa jusqu'à la coupure d'une planche, Tumur restait comme avant, avec des yeux vitreux et ne grinça que des dents.

- Es-tu humain ou de pierre? demanda Badarči, épuisé.

- 'Humain, avec deux jambes et une tête', répondit Tumur ironiquement.

Et quand Badarči l'enveloppa dans une peau, Tumur, en clignotant des yeux, a fermement dit:

- 'Je vais fuir quand même.'

- Ah, malheureux, essaie, si tu as assez de génie. Le premier jour du nouvel an lunaire, Badarči alla le voir dans la prison avec un gigot gras de mouton cuit et lui en donna en coupant des tranches épaisses. Tumur les mangea en mâchant fortement et lui demanda de couper les cheveux et la barbe.

- Fais les couper quand tu t'échapperas dit-il méchamment.

Et pourtant Tumur s'échappa. Cela le déshonora complètement. Il faut saisir le fugitif et ainsi restaurer sa réputation. Aussi, la gloire d'attraper deux fois le célèbre brigand des montagnes me reviendrait' pensa Badarči.

Le petit bonhomme, assis à côté de Badarči, s'appelle Damdin. Depuis l'année dernière, il devint également l'huissier. Mais il n'a aucun désir d'attraper Tumur. Il a peur de lui. C'est pourquoi il tressaillit à chaque bruissement suspect : le déplacement d'un spermophile, un chant de traquet ...

- Fils, tu n'as pas rencontré quelqu'un quand tu conduisais les juments? demanda Itguelt à son fils qui était debout devant l'outre à koumis.

- 'Non, personne', répondit Khongor.

Le cœur du garçon battait fortement, il pouvait à peine respirer, mais il se répétait: 'Un homme aide un homme'.

Il voulait déjà partir, mais, se retournant, il trébucha sur un seau et se cogna à Badarči.

- Quel coquin! Si tu fais encore des espiègleries, je te fais châtrer dit cet homme d'une voix basse et sonore, en fronçant sévèrement le sourcil.

Khongor s'éloigna de lui et le regarda avec effroi, comme un chat persécuté par un chien.

'Il sait probablement que j'ai vu Tumur, mais je ne dirais toujours rien, quitte à me faire châtrer. Je ne crierai pas comme un chevreau, resterai muet comme un agneau et je m'en irai. 'Un homme aide un homme' pensa Khongor et cria avec arrogance:

- 'Essaie, je ne gémirai jamais : aïe.' Les larmes sont venues à ses yeux.

- Voyez, fils unique d'un homme riche, il est courageux dit Badarči en riant avec les yeux étroits.

- 'Fils, tu ne peux pas parler aux aînés comme ça', reprocha Itguelt, mais il pensa fièrement que son fils serait un vrai homme.

- Donc, même enveloppé dans une peau, il s'est enfui? Vraiment un gars courageux!- dit Itguelt en secouant lentement la tête.

- Mais, avant cela il n'a jamais été attrapé' dit Badarči. Il y avait dans la voix une sorte de vantardise : 'C'est seulement moi qui l'ai attrapé'.

L'année dernière Itguelt rencontra Tumur dans la prison de sa bannière. Plus d'une fois il avait entendu que tout le monde peut se rendre en prison. Et Itguelt décidait d'y passer avant son tour, en soudoyant le surveillant. Il passa toute la journée en prison, donnant gratuitement de la nourriture aux prisonniers. Là, il a vu Tumur enveloppé dans une peau, échangea même quelques mots en lui donnant de la nourriture.

Khongor se tenait là et écoutait ce que les adultes avaient dit à propos de Tumur. Il était très fier du fait que Tumur l'appelait un homme.

Nyam est entré dans la yourte en suçant du fromage frais séché.

- Bonjour. Passez-vous bien l'été?

- Bien, et vous? C'est un bon été. Une belle pluie abondante. Où allez-vous, cher Badarči?

- Tumur s'est échappé. Nous le recherchons. Nyam-guai, ne fais-tu pas de divinations? dit Badarči.

- Oh, Notre Nyam est un astrologue sachant même où est la viande frite, dit Itguelt ironiquement.

- Je deviens vieux, je vieillis, c'est probablement pourquoi j'ai souvent fait des erreurs, a déclaré Nyam, et il sortit de sa poitrine neuf pièces soigneusement enfilées.

Il commença à souffler sur elles, puis, fermant les yeux, chuchota quelque chose. Puis il souffla à nouveau, ses lèvres battant ridiculement.

- C'est incroyable! Les pièces montrent qu'il tombera entre vos mains. Il ne pourra pas vous échapper, et cela arrivera avant le coucher du soleil, a dit Nyam, et enfilant les pièces de monnaie, il les remit cachées dans sa poitrine.

Badarči avala un grand bol de koumis et partit avec Damdin. Khongor était convaincu que même si ces deux-là apercevaient Tumur, ils ne pourront pas l'attraper. Tumur est si fort! Mais il regardait encore anxieusement vers le ravin.

Itguelt rassembla ses gardiens de chevaux et les informa de l'évasion de Tumur. 'La nuit, allez garder les chevaux tous les deux. Il ne vaut pas plus que quelques chevaux, mais, c'est risqué de le rencontrer seul' dit-il.

En quittant la yourte, Galsan a dit:

'Itguelt, comme notre propre père, s'inquiète pour nous'.

Itguelt a toujours une arrière-pensée. 'Penser à l'or, c'est aussi penser à son coffre' dit Nyam calmement.